L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 19 AOUT 1858.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES:
G. F. WEISSE. E. DUFOUR.
G. DUVERGNE. S. HARRIS.

Rue de Chartres No. 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 19 AOUT 1858.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

LA VILLE.

Les progrès de la fièvre jaune ne sont pas très rapides: les chiffres officiels publiés quotidiennement par le Bureau de Santé semblent même indiquer que l'épidémie est entrée dans la période de décroissance. Elle n'a pas sévi cet été avec une très grande rigueur, mais s'il y a eu moins de cas que de coutume, la proportion de la mortalité a été plus considérable. Selon toute apparence, la maladie s'éteindra dans le courant de la première quinzaine de septembre, et nous en serons délivrés à l'époque où s'effectue ordinairement la reprise des affaires.

Si ce n'était la fièvre jaune qui sévit ici, la Nouvelle-Orléans serait en ce moment le point le plus salubre de la Louisiane. Des fièvres qui se font remarquer par un caractère d'extrême malignité règnent dans presque toutes les paroisses rurales. Les crevasses n'ont pas seulement dévasté les champs, elles ont semé sur leur parcours les germes de maladies qui ont déjà fait beaucoup de victimes. Là où l'eau est stagnante, il se dégage de funestes émanations qui corrompent l'air et engendrent de dangereuses fièvres. Dans beaucoup d'habitations, presque tous les nègres sont à l'hôpital, et l'économie rémit difficilement un nombre d'hommes suffisant pour exécuter les travaux les plus indispensables.

L'avantage que possède la Nouvelle-Orléans, sous le rapport sanitaire, lorsque l'épidémie n'épargne, serait plus complet encore si nous avions ici des bains sur une grande échelle. Les anciens comprenaient mieux l'hygiène que nous; les bains étaient placés au rang des établissements d'absolue nécessité dans une ville. A la Nile Orléans on ne trouve qu'en nombre très-restreint, et encore nous avons ici des bains sur une grande échelle. Les anciens comprenaient mieux l'hygiène que nous; les bains étaient placés au rang des établissements d'absolue nécessité dans une ville. A la Nile Orléans on ne trouve qu'en nombre très-restreint, et encore nous avons ici des bains sur une grande échelle. Les spéculateurs seuls ne se retrouvent plus sur leur terrain d'autrefois. Le télégraphe transatlantique mettra à néant les plus savantes combinaisons. La situation du marché en Europe et en Amérique, étant connue, sur l'un et l'autre des deux continents, et les vendeurs aussi bien que les acheteurs ayant la faculté de transmettre leurs ordres au moment décisif, la part faite jusqu'au hasard dans les opérations commerciales sera complétement supprimée.

A propos du télégraphe transatlantique, on de nouvelles ressources rappelle que la bataille du 1er janvier 1815 n'arrive à Baltimore qu'au *neuvième jour* après le mémorable engagement. Elle partit pour la première fois dans Niles' Register, à l'état de vague rumeur, le 11 février, et fut confirmée le 13. Aujourd'hui, grâce aux chemins de fer, Baltimore est à quatre jours de la Nouvelle-Orléans. Le temps qu'il faudrait en 1815 à franchir l'espace entre les deux villes, a été réduit d'un mois. Quant aux nouvelles, elles arrivent à leur destination au fur et à mesure que se rédigent les dépêches qui les renferment. Il y a plus: on pourra savoir à Londres, à l'instant même où ils s'accomplissent, les événements grands et petits dont se compose l'histoire quotidienne de la Nouvelle-Orléans. Eût-on osé concevoir, en 1815, un pareil prodige?

Quelque bonheur que la révolution qui s'est opérée dans les conditions de locomotion, grâce à la vapeur et à l'électricité, ait pu n'avoir en rien avec notre ancienne dans l'ordre administratif? Malheureusement, sous ce rapport, la Nile Orléans n'a guère fait de progrès depuis 1815. Au contraire, nos administrateurs municipales se sont appliquées successivement à grossir le budget. Limité qu'il était jadis, le contribuable est devenu de plus en plus nécreux. Les dépenses dépassant le revenu, il a fallu couvrir le déficit par de nouvelles taxes, et l'incurie et la corruption ont été si loin que pendant un moment on a presque désespéré du salut de la ville. L'équilibre s'est depuis lors en partie rétabli, et notre administration, sans être dorénavant, n'est pas aussi triste qu'elle l'était il y a quelques années.

Ce qui exigeait autrefois de fortes dépenses d'entretien est maintenant pour nous une source de revenus. Les wharves de la ville viennent d'être affermés, pour une période de cinq ans, au prix de plus d'un million de piastres. Adjugés quelques semaines auparavant, ils n'avaient rapporté que six cents mille piastres. Le Conseil s'agement refusé de sanctionner ces adjudications, et celles qui ont lieu plus tard ont prouvé qu'il ne se trompait pas en fixant le prix plus élevé à la valeur des wharves. Les adjudicataires s'engagent à les réparer pendant leurs cinq années de possession, de sorte que non-seulement leur entretien ne gravera pas nos finances municipales, mais la ville recevra pendant ce temps, du port seul, une moyenne de plus de deux cents mille piastres de revenu.

NAVIRE ATTENDU.—On verra, par la liste maritime que nous publions aujourd'hui, que 76 navires sont ou partis ou devant partir pour la Nouvelle-Orléans, des ports au Nord des États-Unis, et d'Europe.

EUROPE.

Le Niagara, parti de Liverpool le 31 juillet, est arrivé le 11 à Halifax.

Les troupes anglaises sans l'Inde s'élèveront à 78,416 hommes lorsque les renforts seront arrivés.

Le parlement a dû s'ajourner le 2 de ce mois. Le discours de la reine a été adopté par le Conseil, le jour même du départ de Niagara.

La grande fabrique de W. Stephenson & Sons, à Paisby, a été réduite en cendres: la perte est évaluée à 60,000 livres sterling.

Le banquier George Peabody a donné à Londres un grand banquet à M. Mason, ministre des États-Unis à Paris. Plus de cent Américains et Anglais y avaient été invités.

Le bruit s'est répandu à Paris qu'une conspiration tramée contre l'empereur avait été découverte à St Etienne.

Le préfet du département et le sous-préfet de Cherbourg ont été invités à se rendre à Paris pour assister, de concert avec l'autorité supérieure, les mesures nécessitées à la protection de l'empereur pendant les fêtes qui auront lieu à Cherbourg.

On croyait que la conférence de Paris terminerait définitivement ses travaux le 12.

Le prince Napoléon s'occupe, dit on, d'un projet pour diriger vers l'Algérie l'émigration française et allemande qui se porte maintenant en Amérique. Les avantages extraordinaires seront accordés aux colons qui consentiront à se fixer en Afrique.

Deux cents Arabes, accusés d'avoir pris fait et cause au massacre de Djeddah, ont été arrêtés.

M. ERNEST GUIRAUT.—Les amis de notre jeune compatriote apprendront avec plaisir qu'il vient de remporter à Paris un magnifique triomphe. Il a obtenu au Conservatoire, à l'unanimité et *sans partage*, le premier prix de piano, au concours du 24 juillet dernier. Le jury se composait de MM. Auber, Thomas, Gouin, Savion, Lefébure, Benoît, Monnais, Stamaty et Prumer. Non-seulement leurs suffrages ont été acquis à M. Ernest Guiraut, mais ils lui ont adressé les compliments les plus flatteurs. L'ovation a été complète pour le pianiste louisianais, malgré le fait du règlement qui ordonne le silence, les applaudissements les plus vifs ont éclaté dans la salle, pendant que le jeune artiste jouait son morceau et l'ont interrompu à plusieurs reprises. M. Ernest Guiraut s'est du premier coup placé au premier rang des grands pianistes du jour. Un brillant avenir lui est sans doute réservé.

Dépêches Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles étrangères.

ARRIVÉE DU SAXONIA.

PROROGATION DU PARLEMENT.

Pose du câble sous-marin

DANS LA MER ROUGE.

Coup de vent désastreux sur les mers du nord

L'AFFAIRE DE JEDDAH.

New York, 18 août.—*Le steamship Saxonia* (de la ligne Hamburg américaine) est arrivé ici aujourd'hui. Ses nouvelles ont été en grande partie anticipées par l'arrivée de l'*Europe* et de l'*Arabia*.

Le parlement britannique a été prorogé du 2 de ce mois au 19 octobre.

Le *Times* attaque sévèrement le message de la reine à cet égard.

Répétée et empruntée.

Deux millions et demi en espèces sont arrivés en Angleterre durant la semaine.

On s'attend à voir demander en nouvel emprunt de la part du gouvernement turc, et un autre de la part du gouvernement chinois.

AUTRE CABLE SOUS-MARIN.

Des préparatifs se font avec diligence pour poser le câble de la mer Rouge, comme on en a fait le projet.

M. Synge a été nommé secrétaire de légation de la mission de sir Gove Oxsely, dans l'Amérique Centrale.

Coup de vent sur les mers du Nord.

Plus de douze navires ont sombré dans la terrible tempête qui s'est fait sentir sur les mers du Nord.

Ismaël Pacha, l'ambassadeur turc de Jeddah, est arrivé en Angleterre.

FRANCE.

Le gouvernement français est résolu de chatier les meurtriers de Jeddah, sans avoir égard à leur rang ou à leur position; et d'exiger d'amples indemnités pour les trois occasionnés. Déjà il y a eu deux cents individus arrêtés.

Londres, 6 août.—Les consolidés ont comptant cot clos à 96 1/8 et à 96 1/4, à terme.

CONGRATULATIONS.

Trinity Bay, 18 août.—Un message de congratulation du maire de New York au lord-maire de Londres, et un autre du gouverneur général du Canada au secrétaire des colonies en Angleterre, ont été reçus ici pour être transmis par le télégraphe transatlantique.

RÉJOUISSANCES INTERNATIONALES.

On projette en ce moment à Londres, les plans de réjouissances générales entre les deux pays, pour célébrer l'heureuse achèvement de la grande ligne télégraphique internationale.

ARRIVÉE DE LA FRÉGATE DES É. U. NIAGARA.

New-York, 18.—*La frégate à vapeur Niagara*, capitaine Hudson, est entrée dans notre port aujourd'hui, ayant à bord M. Cyrus W. Field.

INCENDIE A NEW-YORK.

New York, 18 août.—Le dôme et la partie centrale du palais de justice du City Hall ont été détruits par le feu, la nuit dernière.

On a pu sauver les papiers et les documents publics.

ELECTION AU KANSAS.

St Louis, 18.—Des avis de Leavenworth donnent le résultat des votes sur l'Ordonnance anglaise, dans d'assez nombreuses localités, et les chiffres sont: Oui, 1,215; Non, 10,735 voix contre et 1869 en faveur de l'Ordonnance.

Toronto.—New-York, 18 août.—Il n'est vendu aujourd'hui 800 balles de coton; la farine est ferme, celle de l'Ohio vaut 5 cts de plus; blé: Chicago printemps 1 15 à 1 18; blanc 1 18 à 1 20; maïs blanc 72 à 84 cts; jaune 80 à 91; porc mess de l'Est 17 à 17 25; graisse soutenue à 11 à 11 3/4 c.; whisky 27 cts.

Steamboats partis.

St Louis, 18 août.—Le City of Memphis et le Dunning sont partis aujourd'hui pour la Nile-Orléans.

Nous avons dit hier que le télégraphe transatlantique devait être ouvert au public immédiatement après la transmission du message de la reine d'Angleterre et della réponse du président Buchanan. Nous nous trompions: les directeurs de la compagnie ont décidé que le câble serait, pendant les trois semaines qui suivraient la transmission des messages d'inauguration, mis à la disposition de MM. Whitehouse, Thompsin et des autres physiciens, pour leur permettre de continuer leurs expériences.

Le jury de police de la paroisse Franklin a remis en vigueur la Quarantaine qu'il avait établie pendant l'été de 1853. Le Dr Prevost, de St-Martin, a, dit on, la fièvre jaune: il est tombé malade à son retour de la Nouvelle-Orléans. On dit aussi qu'il y a des cas de fièvre jaune à Washington, dans la paroisse St-Landry.

LOTERIE DE LA HAVANE.—Les journaux de la Havane annoncent officiellement que la vente rapide des billets de la loterie royale a décidé le gouvernement à augmenter leur nombre de deux mille. Les primes se composeront maintenant d'un lot de $100,000; d'un autre lot de $50,000, d'un autre de $30,000, et d'un autre de $15,000. Il y en outre six primes de $5,000 chacune, dix de $1,000, soixante-dix de $500 et 145 de 400, ainsi que vingt primes d'approximation, faisant un total de 246, qui représentent $324,000.

ACCIDENT.—Un enfant de seize ans, fils de M. Lavergne, a été tué dernièrement par la foudre, dans la paroisse St Landry, près de la ville d'Opelousas.

SOCIÉTÉS CATHOLIQUES DE BIENFAISANCE.—Voici les membres du comité chargé de recueillir les offrandes destinées au soulagement des malheureux atteints de la fièvre jaune:

2e DISTRICT.

Rév. Henry Aubert, Archevêché.
MM. G. Meyer (v. p.) 148, Conti,
O. de Armas, Royale, entre St-Pierre et Toulouse.
C. Dubreuil, 330 Bourbon,

3e DISTRICT.

MM. A. Robert, succ. Kerlerec et Plauché, et aussi Passage de la Bourse,
B. Beauvenu, 10 Villeré, près Esplanade,
V. A. d'Hémécourt, encoignure Quartier et Tremé.
E. Fe Meunier, 128 rue des Ursulines.

MALADIE DANS LA PAROISSE ST LANDRY.—On lit dans le *Courrier des Opelousas*;

Nous sommes peiné d'apprendre que les maladies regnent avec intensité dans notre paroisse, depuis une semaine ou deux. Ce sont principalement des fièvres bilieuses, ainsi qu'une sorte de rhume ou influenza, qui semble ordinairement des maux de gorge et une toux qui épuise, violente et parsaccade comme la coqueluche, et toujours accompagnée de fièvre. Ajoutons à cela quelques cas de fièvres pernicieuses et congestives, qui ont emporté leurs victimes après une courte maladie. Tout, selon nous, prédit une saison désastreuse pour la santé publique.

APPARITION DES CHENILLES.—A pelne, dit le *Courrier des Opelousas*, a-t-on commencé à ramasser le coton, que les chenilles viennent contrecarrer les espérances si belles de nos planteurs de coton. On nous assure, en effet, que quelques plantations de nos alentours elles ont déjà fait des dégâts considérables: sur une habitation à 3 ou 4 milles d'ici, elles ont ravagé une petite pièce de coton avec une habileté et une promptitude effroyables.

SUICIDE PROBABLE.—On des jours de cette semaine, dit la *Jeune Alsacienne*, un de ces musiciens ambulants, que l'on suppose Italien, s'est noyé devant l'habitation Boudousquié. Il venait, à la suite d'une discussion d'argent avec son associé, de se livrer à un remarquable pugilat qui s'était terminé par le partage de la caisse. Arrivé devant l'habitation précitée, il lut un coup à bord d'une pirogue, descendit lentement dans l'eau, et, couché sur le dos, se laissa entraîner à une distance d'environ un arpent, où il sombra subitement. Le cadavre n'a pas été retrouvé.

CHRONIQUE LOCALE.

BUREAU DE SANTÉ.—Il y a eu quarante-six décès causés par la fièvre jaune, dans les vingt quatre heures expirées mardi, 17 du courant, à midi.

RECEVEUR SÉMINES.—Joe Bradley, accusé d'avoir poignardé et grièvement blessé Andy Foster, le 30 du mois dernier, au Lac, s'est trémis de la prison Canal, et est acquitté. Foster ayant déclaré que l'événement s'est passé par accident. Andy qu'un affidavit accusant d'avoir blessé Charles Miller, a été renvoyé de la plainte, Miller ne s'étant pas présenté en cour.

Un affidavit dit que Philip Price a illégalement pris possession d'une propriété de la rue Gessin appartenant à Christiana Morney. L'interrogatoire aura lieu le 30 du courant. Les autres affaires ne offrent aucun intérêt.

RECORDER WELTZ.—Paul Touro, encoignure Bienville et Bourgogne, a été condamné hier à dix piastres d'amende pour violation des ordonnances.

RECORDER LONG.—Johannah Cunningham, jeune fille, a été envoyée hier à la maison de refuge, à la demande de son oncle qui l'accuse de fréquenter de mauvaises maisons.

RECORDER ADAMS.—Thomas Woelper a dû acquitter une amende de vingt piastres pour s'être battu dans la rue des Magnolias.

Mary Ewrie passera un mois à la maison de travail, pour ivrognerie.—Sa fille, âgée de neuf ans, a été envoyée à la maison de refuge.

ENQUÊTES.—Le coroner a pratiqué hier la levée du corps d'Augusta Zonzer, qui est tombée dans le fleuve par le tron d'un wharf et s'est noyée. Elle était âgée de 18 ans, Etat et avait neuf ans.

—Une autre enquête a été tenue sur le cadavre d'un nommé Crosby, second d'un navire mouillé en face de la rue St-Ferdinand. Verdict: noyé par accident.

Armement militaire.

On lit dans la *Patrie*:

....Désormais chaque soldat sera muni d'un fusil d'une portée plus considérable et d'une admirable précision. Tous ces perfectionnements, qui maintiennent les troupes françaises à leur rang de premières troupes du monde, quelque chose qu'on puisse faire pour nous en égaler dans les autres États de l'Europe, donnent un attrait singulier à tous les travaux d'histoire qui, nous ramenant vers notre passé militaire, nous permettent d'apprécier la différence qui existe entre la jeune et l'ancienne armée française. Le livre que M. le baron C. Poisson vient de publier sous ce titre: *L'armée et la flotte nationale*, est un ouvrage de ce genre, et quiconque voudra faire le travail de comparaison, dont je viens de parler, ne pourra se dispenser de le lire.

Les bons livres d'histoire militaire sont rares. Il y en a toutefois d'excellens: celui-ci grossira le nombre. Cet ouvrage, fait pour le soldat, a toutes les allures de son sujet: il est exact jusqu'à la minutie, il est sobre de vaines paroles, il est ferme et sans vanerie. L'auteur dès la première page, vous impose l'attention, comme par un commandement, et vous mène, sans hésiter battant jusqu'à la fin du dernier chapitre. Ce qu'on a appris chemin faisant, s'agrader le délié des faits, si bien serrés, si bien groupés, est énorme. En commençant, l'on était tout honteux de voir le peu qu'on savait sur toutes ces choses si nationales, et en finissant l'on est tout fier de ce qu'on a si gentiment et si facilement appris. Rien, sans doute, n'est plus connu en France que le glorieux bilan de nos victoires, mais de la revanche aussi rien n'est plus complétement ignoré que l'histoire des vaillantes cohortes qui nous les ont gagnées. Eh bien, M. le baron Poisson nous dit tout cela, en nous faisant marcher de surprise en surprise à travers ses curieuses et éloquentes pages.

Entre autres choses, tout à fait à la gloire du présent, vous y apprendrez par exemple, que c'est seulement depuis l'Empire que l'armée ait reçu le nombre considérable d'étrangers de toutes nations, et ne se fit plus pour sa défense qu'à des soldats nés sur son sol, et sortis de ses bancs. Sur cent quatre régiments d'infanterie que l'on comptait dans notre ancienne armée, combien pensez-vous qu'il y en ait d'étrangers? Vingt-trois. Pas de tuer elle-même, dans les combats devient-trop effrayans, et un jour l'on ne trouvera qu'elle de morte sur un de ces champs de bataille impossible. Je confesse que c'est là l'un de mes vœux les plus chers, tout en le cohérant comme un rêve irréalisable.—Tout le monde alors revienda en France la sécurité aux doux et calmes loisirs des arts de la paix, que le monde, comme dans l'attente de cet heureux avènement, semble déjà caresser avec plus d'amour que jamais.

FEUILLETON.

LE BONHOMME NOCK.

QUATRIÈME PARTIE.

VIII.

LE PLAN D'ADELINE.—(Suite.)

Wolff regarda Adeline d'un œil glauque et stupide. La courtisane continua:

—Quelques sages précautions à prendre dans l'intérieur, quelques complices au dehors, une voiture de poste pour vous et moi sur les glacis de la ville, le Rhin à franchir.... ne vèle-t-il pas de grandes affaires?

—Elle évanouit! s'écria le directeur épouvanté.

—Non, mon ami, trois évasions.

—C'est ma tête que vous me demander, Madame.

—Vous en avez donc une, mon cher monsieur? répondit Adeline, en portant à ses lèvres rosées l'ongle rosé de l'un de ses doigts, comme pour mieux montrer et le charme de sa petite bouche et la grace de sa main délicate.

—Et ce sérieusement que vous avez parlé, Madame? demanda Wolff, revenant peu à peu de ses surprise et de son épouvante.

—Le sujet est-il assez gai pour prêter à la plaisanterie?

—Mais c'est un crime de haute trahison que vous exiger de ma démence.... J'aime le roi, Madame.

—Plus que moi, apparemment?

—J'ai fait serment de le servir avec fidélité.

—Tandis que vous avez juré de me mentir, de me séduire et de m'abandonner.... Allez donc vous mettre aux genoux du roi, Monsieur.

—Vous m'accablez!.... vous calomniez mes sentimens, mon amour, ma passion, s'écria Wolff aux abois.

—Vous aimerieu mal le roi et vous le servirez mal, reprit Adeline d'un ton plus doux, en rejetant mes propositions, car la mort de ces trois hommes lui fera grand tort dans l'opinion publique. Ah! si les victimes des fureurs de la réaction avaient pu, toutes, échapper par le plus heureux des hasards, Louis le-Désiré serait Louis-le-Bien-Aimé. Que votre conscience s'apaise, et que votre cœur se déclare. Je ne me paie pas de paroles volantes, de sermens imposteurs.... De l'amour que l'on met à mes pieds, je ne veux qu'une preuve, une seule, entendez-vous! mais haute, grande, brave, hardie, digne de me conquérir. Suis-je donc de ces femmes que l'on corrompe avec des bonbons, des bijoux, des bouquets!.... Fi! vous m'eussiez rencontrée à Paris, et dans le calme plat de la vie ordinaire, vous m'eussiez offert trois millions, à mon courtisane repentie, pour vous tendre le bout de ce petit doigt, que je vous aurais fait fermer ma porte. Je vous demande de sauver la vie à trois hommes, trois malheureux, trois innocens, et je vous donne plus que mon petit doigt, je vous donne ma main. Je ne vous aime pas.—Vous avez pris de quarante ans de plus que moi — mais je vous estimerai selon le courage que vous aurez déployé dans cette circonstance. Une femme peut sérieusement jurer d'être fidèle au mari qu'elle estime, finit par l'aimer.... En vérité, Monsieur, vous m'obligez à vous tenir d'étrangeses discours, et je crois m'apercevoir que mes rôles sont, pour le moment, intervertis. N'entre pas moi qui demande, n'est-ce pas vous qui refusez? Prenez-y garde.... je les saverai, malgré vous peut être, ces trois prisonniers!....

—Comment le pourriez-vous! grand Dieu!

—Mais regardez moi donc bien! interrompit Adeline en se levant pour développer toute la richesse de sa taille. Si je me vendais corps et âme, ne trouverais-je pas un acheteur à tout prix?

—Vous m'épouvantez! s'écria Wolff.

Et il cacha son visage dans ses mains comme pour se soustraire à la fascination du regard enflammé de la courtisane.

—Alors, Monsieur, veuillez vous retirer, nous n'avons plus rien à nous dire.

Adeline montra de la main la porte de sa chambre, et, tournant presque le dos à M. Wolff, elle vint s'accouder à la cheminée.

Wolff se prit pas obéir au geste qui lui commandait la retraite. Il contemplait les riches contours de cette taille si souple, de ces épaules si belles, et ses pieds s'enracinèrent au parquet.

—Madame, s'écria-t-il, pâle, tremblant, perdu, je vous appartiens.... je les sauverai.

—Je n'en ai pas le moindre doute, répondit Adeline, en portant à ses lèvres l'ongle rosé de l'un de ses doigts, comme pour mieux montrer et le charme de sa petite bouche et la grace de sa main délicate.

—Et ce sérieusement que vous avez parlé, Madame? demanda Wolff, revenant peu à peu de ses surprise et de son épouvante.

—Le sujet est-il assez gai pour prêter à la plaisanterie?

—Mais c'est un crime de haute trahison que vous exiger de ma démence.... J'aime le roi, Madame.

—Plus que moi, apparemment?

—J'ai fait serment de le servir avec fidélité.

—Tandis que vous avez juré de me mentir, de me séduire et de m'abandonner.... Allez donc vous mettre aux genoux du roi, Monsieur.

—Vous m'accablez!.... vous calomniez mes sentimens, mon amour, ma passion, s'écria Wolff aux abois.

—Vous aimeriez mal le roi et vous le servirez mal, reprit Adeline d'un ton plus doux, en rejetant mes propositions, car la mort de ces trois hommes lui fera grand tort dans l'opinion publique. Ah! si les victimes des fureurs de la réaction avaient pu, toutes, échapper par le plus heureux des hasards, Louis le-Désiré serait Louis-le-Bien-Aimé. Que votre conscience s'apaise, et que votre cœur se déclare. Je ne me paie pas de paroles volantes, de sermens imposteurs.... De l'amour que l'on met à mes pieds, je ne veux qu'une preuve, une seule, entendez-vous! mais haute, grande, brave, hardie, digne de me conquérir. Suis-je donc de ces femmes que l'on corrompe avec des bonbons, des bijoux, des bouquets!.... Fi! vous m'eussiez rencontrée à Paris, et dans le calme plat de la vie ordinaire, vous m'eussiez offert trois millions, à mon courtisane repentie, pour vous tendre le bout de ce petit doigt, que je vous aurais fait fermer ma porte. Je vous demande de sauver la vie à trois hommes, trois malheureux, trois innocens, et je vous donne plus que mon petit doigt, je vous donne ma main. Je ne vous aime pas.—Vous avez pris de quarante ans de plus que moi — mais je vous estimerai selon le courage que vous aurez déployé dans cette circonstance. Une femme peut sérieusement jurer d'être fidèle au mari qu'elle estime, finit par l'aimer.... En vérité, Monsieur, vous m'obligez à vous tenir d'étrangeses discours, et je crois m'apercevoir que mes rôles sont, pour le moment, intervertis. N'entre pas moi qui demande, n'est-ce pas vous qui refusez? Prenez-y garde.... je les saverai, malgré vous peut être, ces trois prisonniers!....

—Comment le pourriez-vous! grand Dieu!

—Mais regardez moi donc bien! interrompit Adeline en se levant pour développer toute la richesse de sa taille. Si je me vendais corps et âme, ne trouverais-je pas un acheteur à tout prix?

—Vous m'épouvantez! s'écria Wolff.

Et il cacha son visage dans ses mains comme pour se soustraire à la fascination du regard enflammé de la courtisane.

—Alors, Monsieur, veuillez vous retirer, nous n'avons plus rien à nous dire.

Adeline montra de la main la porte de sa chambre, et, tournant presque le dos à M. Wolff, elle vint s'accoudar